

Mon père vient de Sidi-Bel-Abbès en Oranie et ma mère des Aurès. Mon père est arrivé en France en 1962 et ma mère en 1963. Mes parents se sont mariés à Rivesaltes. En Algérie, mes parents ne se seraient sûrement pas mariés, car ce sont deux régions complètement différentes et en France, la plupart des chaouis que je connaissais se mariaient entre eux. On peut considérer que ce mariage est comme un mariage « mixte ».

Ma mère m'a raconté que la guerre avait été dramatique dans les Aurès. Un jour, des militaires français ont fusillé deux cent soixante-dix personnes qui voulaient rester neutres. Par conséquent, mon grand-père maternel, comme tous ceux qui étaient encore vivants, ont dû dire qu'ils étaient avec la France pour survivre.

Petite, j'habitais à Grande-Synthe. L'été, j'allais en vacances au camp de Saint-Maurice-l'Ardoise. On traversait toute la France. Ma mère allait voir ses parents une fois par an. Pour moi, le camp était associé aux vacances, à la chaleur, au bruit des cigales et aux senteurs des pins du sud de la France malgré la vétusté des logements qui étaient de simples baraques. Les toilettes étaient communes et on ne bénéficiait d'aucun commerce. Cependant pour des enfants, c'était assez amusant. Mon grand-père nous surveillait, surtout à cause de sa voisine qui était folle et ne cessait de faire des grimaces. Dès qu'elle commençait à avoir des petites crises de folie, mon grand-père nous sommait de rentrer. Plus tard, j'ai su que cette femme était devenue malade parce qu'en Algérie, on avait égorgé son fils et son mari sur ses genoux... Tout le monde la tolérait, sa folie était acceptée et personne ne l'importunait.

Mes parents sont repartis en Algérie en 1983. Mon père a revu son frère qui était resté là-bas et ma mère a regagné la maison familiale où son frère l'attendait. Il lui a remis son coffre avec toutes ses affaires. Tout était intact depuis 1963. J'ai trouvé cela touchant, qu'après toutes ces années, ils aient pu tout conserver.

La condition des exilés me touche beaucoup et celle de certains immigrés algériens m'intéresse aussi. Même s'ils avaient des préjugés sur les harkis, en discutant, en se connaissant mieux, progressivement les barrières s'effacent.

Toute cette actualité qui parle de réfugiés et de camps me laisse souvent songeuse, car l'histoire se répète un peu partout dans le monde. Que ce soit les réfugiés Syriens en Jordanie, ou les victimes des subprimes aux Etats-Unis, beaucoup de gens perdent tout du jour au lendemain et se retrouvent dans des camps, à devoir reconstruire des repères.

Je n'ai pas envie d'aller en Algérie parce que je n'ai aucune attache familiale.

Pour l'instant, je n'ai pas transmis grand-chose aux enfants. En revanche, écrire mon parcours demeure pour moi une trace pour témoigner de ce passé.

J'ai un mot fort qui résume l'histoire des harkis : « gâchis ». »

Aïcha Kerfah

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com